

Vapeurs, Guillaume Adjutor Provost en conversation avec Julie Tremble et Guillaume B.B.

Raphaëlle Cormier

Numéro 123, automne 2019

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92425ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Le Centre de diffusion 3D

ISSN

0821-9222 (imprimé)

1923-2551 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Cormier, R. (2019). Compte rendu de [Vapeurs, Guillaume Adjutor Provost en conversation avec Julie Tremble et Guillaume B.B.] *Espace*, (123), 85–86.

Guillaume Adjutor Provost, *Vapeurs*, 2019. Vue de l'installation. Avec l'aimable permission de l'artiste et de la Fonderie Darling.
Photo : Simon Belleau.



Vapeurs, Guillaume Adjutor Provost en conversation avec Julie Tremble et Guillaume B.B.

Raphaëlle Cormier

FONDERIE DARLING
MONTREAL
28 FÉVRIER –
12 MAI 2019

Présentée dans la petite salle de la Fonderie Darling, l'exposition *Vapeurs* se déploie en plusieurs actes. Difficile de déterminer là où l'intervention de Guillaume Adjutor Provost commence et là où elle s'arrête. Celui-ci est le metteur en scène habile d'une exposition multidisciplinaire où gravitent plusieurs intervenants. Dans une ambiance éthérée, Provost nous invite à effectuer un voyage aux confins de notre psyché, dans les abysses de notre inconscient. Pour ce faire, il faudra inhaler toutes les vapeurs et plonger au plus profond de nous-mêmes.

À une extrémité de la pièce, la vidéo *Marcel Broodthaers en conversation avec Hideaki Anno et Akhenaton* (2019), de Julie Tremble, illustre une entité aux contours anthropomorphiques relevant des animés japonais. Son monologue, un poème de Marcel Broodthaers, accompagne en trame de fond le spectateur tout au long de sa visite.

Longeant les murs de la salle d'exposition, cinq sculptures de trilobites donnent l'impression de se mouvoir, en rampant lentement, presque imperceptiblement. Elles traînent sur leurs carapaces des bouteilles de verre contenant de curieuses mixtures. Ces élixirs ont été conçus pour leurs propriétés sédatives et somnifères : un mélange de valériane, de scutellaire et de passiflore.

Au fil de ses dernières expositions, Provost partage avec le public son sentiment grandissant d'éco-anxiété à l'idée des changements climatiques présents et à venir. Ces bouleversements, qui ne font qu'augmenter en vitesse et en masse, dépassent l'échelle humaine et son entendement. « Tu sembles oublier l'autodestruction de la planète », peut-on lire sur un morceau de textile blanc soigneusement taillé. Intitulées *Planète hurlante* (2019), les sculptures de trilobites évoquent les cris de douleur de moins en moins sourds de notre planète. Leur nom est un emprunt à la version francophone de *Screamers* (1995), une adaptation cinématographique du roman de science-fiction *Second Variety* (1953) de Philip K. Dick.

D'un vert menthe fluorescent, les sculptures de trilobites fossilisés, plus grandes que nature, témoignent de toute une biodiversité depuis longtemps disparue en agissant comme des réminiscences de la fragilité de notre écosystème. La disparition des trilobites remonte à 252 millions d'années, lors de la pire extinction de masse appelée Permien-Trias. Elle aurait été causée par une grande quantité de CO² projetée dans l'atmosphère lors d'éruptions volcaniques en Sibérie, faisant disparaître au passage 96 % des espèces marines et 70 % des espèces terrestres. Des chercheurs de l'Université de Washington ont observé que le réchauffement climatique, découlant de nos activités économiques et de leurs impacts environnementaux, semble provoquer les mêmes réactions que par le passé alors que, déjà, le taux de CO² aurait augmenté dans l'atmosphère. Selon ces observations, l'Humain serait à l'origine d'une sixième extinction de masse.

Ancrée dans des considérations actuelles, cette exposition dégage cependant la conscience, en libérant l'esprit de la pesanteur des corps et du poids de la vie sur Terre. Par l'émanation de substances euphoriques, *Vapeurs* trouve le remède aux questionnements anxigènes dans un jeu de tension entre la pleine conscience et l'ivresse. Ceci n'est pas sans rappeler les travaux du professeur américain Ram Dass (né Richard Alpert), auteur de *Be here now* (1971), et de Timothy Leary. Les deux chercheurs de l'Université Harvard ont défendu à plusieurs reprises les bienfaits spirituels et thérapeutiques de la psilocybine et des psychédéliques. Leurs écrits ont eu une influence directe sur le travail de l'artiste, dont l'héritage se fait sentir tout particulièrement dans la mise en espace du *Laboratoire de performance* (2019) prenant place au centre de la pièce. Composé d'un matelas qui permet de s'y allonger, le module central de l'exposition prend forme à mi-chemin entre le cabinet du psychologue, où l'on s'installe sur la méridienne pour se confier, et le salon d'opium, dans lequel on consomme traditionnellement étendu afin de bénéficier d'une expérience psychotrope, hypnotique, somnifère ou enthéogène. Avec son oreiller de fortune, composé d'un morceau de tissu enroulé sur lui-même et retenu par deux sangles, le dispositif rappelle également, dans sa plus simple expression, le squat. À portée de main, se trouvent une cuillère dorée et du papier à rouler. La plateforme est recouverte d'objets divers : ici une contrefaçon d'un buste de *Mademoiselle Pogany* de Brancusi, là un dentier de vampire. En dessous de la structure s'entassent des poches de sucre et des bouteilles d'eau gazéifiée.

Le dispositif a été activé à l'occasion de deux soirées de performance présentées par Guillaume B.B., un autre acolyte de Provost, dans un contexte qui alliait, entre autres, lecture de poésie et prestation musicale. Au terme de la première représentation de *The Only Way To Know For Sure Is To Test Your Blood Sugar*, s'ajoute au cabinet de curiosités un artéfact laissé derrière par B.B. : une feuille de papier sur laquelle il a recraché l'encre qu'il a ingurgitée, quelques minutes avant que les néons s'éteignent pour laisser place, dans l'obscurité, à l'intensité des décibels des derniers instants. Sur la page blanche, sa bouche a tracé une tache symétrique semblable au test de Rorschach. Un clin d'œil à *Nous ne sommes déjà plus les mêmes* (2019), dix gravures sur aluminium réalisées par Provost pour l'exposition. Celles-ci empruntent à ce fameux test de psychologie toute sa portée symbolique. Cependant, ce qui captive l'artiste, ce n'est pas les pseudo-résultats interprétatifs du test en question, qui n'ont jamais prouvé leur efficacité scientifique, mais bien la manière dont la culture, notamment le cinéma, a su

construire une iconographie propre aux représentations qu'on se fait du métier de psychologue. Ce dernier, imagine-t-on, aurait la capacité d'interpréter avec justesse les paréidolies du patient, ces associations arbitraires qu'il fait entre des formes neutres et indéfinies, et des formes reconnaissables. Parmi les taches noires, Provost s'est permis des ajouts de couleurs : des tons ocre et un rose vif. Cette liberté déconstruit la mythologie qui entoure le test de Rorschach, que l'artiste associe davantage à la para-science et la psycho-pop.

Guillaume Adjutor Provost livre une exposition planante, dont le contenu est dense d'une myriade d'idées méticuleusement juxtaposées. L'artiste, qui sait visiblement s'entourer, fait éclore une expérience communale. L'attention du spectateur y est activement sollicitée, que ce soit par l'interprétation des formes qu'adoptent les gravures colorées sur l'aluminium ou par les quelques écrits déposés sur le dispositif central : « Tu devras avoir au préalable [roulé] deux joints — à l'intérieur, un mélange de sauge, de lavande et de marijuana [...] », ordonne le narrateur. Ces inscriptions récitent le scénario d'un acte en suspens, dont nous ne pouvons dire si les événements sont sur le point d'advenir ou s'ils sont chose du passé. Pour paraphraser la commissaire d'exposition Ji-Yoon Han, par les temps troubles qui courent, *Vapeurs* fait poindre à l'horizon une forme de voyance collective, dont la lueur apaise les craintes et permet de goûter, une dernière fois peut-être, à l'extase.

Candidate au doctorat en sémiologie à l'Université de Québec à Montréal, Raphaëlle Cormier s'intéresse à l'imaginaire de la fin du monde à l'ère numérique, à l'artiste-archiviste et à la figure du flâneur baudelairien dans les mondes virtuels. Elle est cofondatrice d'Art Contemporary Club (ACC), un collectif de commissariat basé en ligne, qui conçoit l'Internet comme un espace permettant la création de dialogues alternatifs et l'émergence de nouvelles possibilités pour les artistes.